

LA FLORE, UNE RÉALITÉ SACRÉE

par Marthe PEYROUX (Paris)

Marguerite Yourcenar voua un grand respect à la vie sous toutes ses formes : humaines, animales, végétales. Entre ces trois mondes, nous avons choisi de nous intéresser au dernier, la flore, que la romancière a célébrée sans grandiloquence, vénérée avec conviction et défendue à la fin de sa vie avec une âpreté militante.

Les marques d'un intérêt assidu porté à la flore trouvent peut-être leur origine dans des comportements familiaux. Sa mère avait le "goût des fleurs"^[1]. Son grand-père paternel les aimait "d'instinct"^[2] et confia-t-elle à Matthieu Galey au cours d'un de leurs entretiens, c'est au Mont-Noir qu'elle apprit "à aimer tout ce qu' [elle] aime encore : l'herbe et les fleurs sauvages mêlées à l'herbe ; les vergers, les arbres, les sapinières [...]"^[3]. Son installation dans l'île des Monts-Déserts dut beaucoup à la splendeur de la couverture végétale.

Ainsi des attirances innées, les hasards de l'existence et une curiosité intellectuelle secondée, voire orientée, par les penchants d'une âme sensible à toute douleur conduisirent-ils Marguerite Yourcenar à s'interroger sur l'essence même des plantes. Elle n'eut de cesse qu'une réponse à son attente pût satisfaire son besoin de savoir. Elle la trouva du côté du *sacré* autrement dit du mystère. Elle arrêta sa quête métaphysique sur des croyances qui ne pouvaient en elles-mêmes se présenter comme des solutions sûres et définitives à l'énigme oppressante mais qui avaient le mérite de donner raison à la sympathie instinctive qu'elle portait aux "grandes divinités sylvestres"^[4]. L'attention accordée aux arbres, aux fleurs, aux mousses, aux vieux géants californiens comme aux frêles anémones printanières semées sur les collines aux alentours d'Athènes était pour elle, aussi bien que pour les Japonais regardant le spectacle de

[1] *Quoi, L'Eternité?*, Paris, Gallimard, 1988, p. 82.

[2] *Archives du Nord*, Paris, Gallimard, coll. Folio, 1977, p. 155.

[3] *Les Yeux ouverts*, Paris, Le Centurion, 1980, p. 17.

[4] *Le Tour de la prison*, Paris, Gallimard, 1991, p. 39.

l'aube du haut de la montagne dominant l'île des Monts-Déserts, l'occasion d'un contact avec le sacré, mot qui, précisa-t-elle à Matthieu Galey, doit être pris "très sérieusement"^[5].

Selon un usage fréquent dans ses œuvres, des protagonistes sont les porte-parole de ses préoccupations ou de ses certitudes. Dans le cas qui nous intéresse, le rôle d'interprète est dévolu à celui qu'elle aimait comme un frère, Zénon. Que celui-ci traversant la forêt d'Houthuist se remémore ses connaissances alchimiques et parmi elles, des données directement empruntées à l'hermétisme, n'est pas pour nous surprendre. En revanche, que Marguerite Yourcenar se réfère à la même géométrie symbolique pour comprendre l'arbre en sa verte plénitude mérite réflexion.

Zénon, la tête levée, contemple d'en-bas les frondaisons épaisses, vestiges des grandes fûtaies d'autrefois. "il retrouvait dans chacune de ces pyramides végétales l'hiéroglyphe hermétique des forces ascendantes, le signe de l'air^[6], qui baigne et nourrit ces belles entités sylvestres, du feu^[7], dont elles portent en soi la virtualité, et qui peut-être les détruira un jour. Mais ces montées s'équilibraient d'une descente : sous ses pieds, le peuple aveugle et sentient des racines imitait dans le noir l'infinie division des brindilles dans le ciel, s'orientait précautionneusement vers on ne sait quel nadir"^[8].

Zénon accorde à ces figures géométriques une portée philosophique majeure. Il établit une correspondance entre l'arbre, son aspect, son sort et sa propre vie "équilibré[e] comme l'arbre entre le monde d'en bas et le monde d'en haut"^[9], et cependant jouet d'un destin exerçant sur lui des pressions imprévues, ainsi que fait le vent sur les fûts séculaires.

Un an après la parution de *L'Œuvre au Noir*, Marguerite Yourcenar fit un séjour à Montpellier. Attentive à la beauté d'un jardin, elle jeta sur le

[5] *Les Yeux ouverts*, Le Centurion, Paris, 1980, p. 41.

[6] Un triangle pointé vers le haut.

[7] Le même triangle traversé d'une barre horizontale.

[8] *L'Œuvre au Noir*, Paris, Gallimard, coll. Folio, 1968, p. 50. L'eau était représentée par un triangle pointé vers le bas, lequel barré d'un trait horizontal signifiait la terre ; les quatre éléments ont ainsi pour symboles deux fois deux triangles tête-bêche. Cf. "Écrit dans un jardin", *Le Temps, ce grand sculpteur*, Paris, Gallimard, 1983, pp.209-210.

[9] *L'Œuvre au Noir*, *op. cit.*, p. 50.